

Les Cervelines

Par COLETTE YVER

(Suite)

La lutte se poursuivait pendant une année. Le docteur Ponard fut mis dans la confidence et fit la demande en mariage au nom de son élève, en l'avenir duquel il avait d'ailleurs foi. Elle n'accepta pas ; elle ne pouvait pas accepter, possédant de la vie tous les agréments, heureuse, fêtée, absorbée par son art, et libre. Le mariage ne pouvait rien ajouter à son bonheur, mais il était seulement un moyen de le détruire. Elle répondit par ces phrases : 'Ce petit Cécile est vraiment un charmant homme. Je l'estime autant que possible et j'ai pour lui un très vif attachement ; mais qu'il ne s'entête donc plus dans le genre romanesque. Je l'aime mille fois mieux laconique et glacial, comme aux premiers temps de notre connaissance. Je suis peinée d'avoir à lui causer un chagrin, mais vous savez avec moi, mon cher docteur, que ce genre de tourment n'est pas éternel. Veuillez donc lui faire connaître que je ne me remarierai pas... et qu'il m'est profondément sympathique.'

Elle continua d'être gaie, de porter son âme riieuse dans son corps magnifique, qui paraissait à ce moment refluer de jeunesse. Elle eut cette année-là un très retentissant succès avec son roman : "Les Chevilles". L'amour y foisonnait y ruisselait, y débordait. L'état d'esprit de l'époque s'entendait à déchiffrer l'énigme du titre : "Les Chevilles". On savait de quoi il s'agissait, ce que sont les chevilles au théâtre pour l'auteur d'une pièce, ce qu'elles doivent être dans la vie passionnelle. L'œuvre était d'une écriture alerte, pimpante. A point, quelques journaux illustrés dévoilèrent le portrait de l'auteur que le

gros public persistait à croire Pierre Fifre, selon l'état civil. Elle avait été photographiée dans sa robe rouge, légèrement tapageuse, avec les papillotes estompées aux tempes, les lèvres ouvertes et riantes sur les dents. Elle fut irrévocablement fixée ainsi dans l'esprit des lecteurs, qui voyaient bien sous ses traits de belle blonde, saine et joyeuse, la romancière divertissante et simple qu'elle était.

Jean Cécile vit tout cela ; il assista pendant qu'il se consumait devant elle, à cette prise de possession par le public de la femme qu'il aimait. Il la vit grisée de gloire, occupée des critiques, relisant son livre, le refaisant en pensée, l'analysant, y concevant la substance d'une œuvre nouvelle, plus forte, plus parfaite. Il lui reprocha un jour de s'intéresser si peu à lui au milieu de ce brouhaha. Elle répondit :

— Je vous associe à ma vie dans le sens qui me plaît. Pourquoi vous plaignez-vous ? Je vous fais le témoin de ma véritable existence. Voudriez-vous que je vous traite en étranger ?

Elle avait raison, il n'eut rien à objecter.

Une autre fois, devant elle, il ne put retenir des larmes de colère, de dépit et aussi de passion. Elle vit ces larmes, s'en émut, et articula enfin cette pensée inexorable qui faisait le fond de tous ses discours au jeune homme depuis des mois :

— Mon pauvre Cécile, vous savez pourtant bien que cela passera.

Il finit par s'aigrir, par la prendre, à force de l'aimer vainement, en abomination. Il n'allait plus que rarement rue de la Pépinière. La fin fut dramatique ; il y eut une scène entre eux. Son calme bonheur l'exaspérait trop. Cela vint à pro-

pos de rien ; à propos de très jolis vers gais qu'elle avait écrits pour un journal quotidien et qu'elle lui fit lire avant de les envoyer à la composition.

— Votre joie de vivre m'offense, lui dit-il, en repoussant vers elle le manuscrit quand il en eut fini la lecture. Vous êtes heureuse, c'est votre droit ; mais vous avez une manière insolente de l'être vis-à-vis de moi, moi qui souffre par vous.

— Oh ! je vous en prie ! fit-elle avec une moue en l'arrêtant de la main, je vous en prie, mon cher Cécile, n'entrons pas dans ce sujet ; parlez-moi d'autre chose.

— Je ne puis pas parler d'autre chose aujourd'hui, il faut que cela finisse ; il me faut savoir si vous tenez un peu à moi, si je suis moins pour vous que le premier lecteur venu à qui vous offrez les coquetteries de votre esprit, si mon sort vous occupe encore faiblement, car mon sort va se décider.

— Quand cela ?

— Ce soir.

— A propos de quoi ?

— A propos de vous, par vous ; ce n'est pas vivre que de mener l'existence à laquelle vous m'avez réduit, j'y renonce ; je veux savoir aujourd'hui même, maintenant, si vous comptez me renfermer éternellement dans ce rôle ridicule d'ami amoureux que vous m'avez imposé. Car dans ce cas, je dois vous le dire, je vous ferais mon dernier adieu d'amour et je partirais. Répondez-moi, mais répondez-moi !

Elle allait et venait dans le salon, semblant l'écouter distraitement. Elle portait une robe d'intérieur, d'étoffe mauve, qui traînait. Elle se dressait aux murailles pour dessiner des plis de draperies aux perses blanches des rideaux, elle épluchait çà et là des roses dans les corbeilles ; déplaçait une statuette, époussetait du doigt un bibelot. Elle continua de s'occuper silencieusement, tout un moment. La présence de Cécile, chose devenue ordinaire, ne l'arrêtait plus dans une foule de petits soins de son intérieur pour lesquels c'était son heure. Elle s'amu-